

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Au Pays de Kirschwasser

Gueymard, Fernand

Paris, 1882

Lettre III

[urn:nbn:de:bsz:31-244848](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-244848)

LETTRE III.

La prospérité de Bade. — Sa pauvreté en monuments. — La Maison de conversation. — L'église paroissiale et les mausolées des margraves catholiques de Baden-Baden. — Le nouveau Château — Son histoire. — Eclat de ses appartements. — Pourquoi les portraits des margraves sont d'une ressemblance irréprochable. — Ses souterrains; la légende des Vehmes. — Les jardins grand-ducaux — Aspect de la vieille ville. — La nouvelle Bade. — L'ancien cimetière.

Bade a 11,000 habitants et plus de 40,000 hôtes annuels. C'est te dire l'aisance, le bien-être dans lesquels s'endort chaque nuit la charmante et riche petite cité. Tout en elle trahit, d'ailleurs, son étonnante prospérité : ses luxueux hôtels, les coquettes demeures de ses bourgeois, les propres maisons de ses artisans. Quel que soit le quartier où tu pénètres, tu es certaine de ne point y voir ces misérables masures, puantes et délabrées, parsemées dans les grandes villes, comme autant de plaies hideuses. La mine elle-même de ses heureux citadins est une

preuve de la félicité de leur existence. On ne rencontre pas ici ces faces patibulaires et cadavériques, que la faim efflanque ou que le vice a corrompues : toutes les figures sont avenantes, réjouies, pleines de santé, de franchise, de cordialité. Vois ces cochers vêtus d'une belle livrée bleue et d'un éclatant gilet rouge, ces soubrettes aussi fraîches que leurs blancs tabliers, ces portefaix proprement habillés; vois ces cantonniers, ces ouvriers à la tâche, ces blonds enfants qui jouent tranquillement auprès de leur mère ! Tous ne semblent-ils pas joyeux et contents ? Lorsque l'on passe à côté d'eux, on croit lire dans leurs yeux leur reconnaissance envers les étrangers auxquels ils doivent le bonheur, et, s'ils tendent la main, c'est pour saluer, jamais pour demander l'aumône. Le vol et la mendicité, voilà deux choses inconnues à Bade ! Pourquoi voler, quand, le soir, en rentrant au foyer, on y trouve son pain quotidien ? On demandait un jour à un hôtelier, si les gamins ne formaient point de bouquets aux dépens des lauriers-roses alignés devant la façade de son hôtel. « Jamais ! » répondit-il. « Et ces plaques de bronze, suspendues à ces arbustes et représentant une certaine valeur, ne craignez-vous pas qu'on ne vous les enlève ? » « Oh ! Monsieur, ce serait un vol. » Parole superbe, qui caractérise à elle seule l'honnêteté du peuple badois.

Mais si Bade vit dans l'opulence, elle est par contre bien pauvre en monuments. La Maison de conversation elle-même étonne l'étranger par son affreuse simplicité. A la voir si modeste, si humble sous son vulgaire toit de tuiles moussues, avec sa longue façade basse, écrasée, n'ayant pour voiler sa misère qu'une couche malpropre de jaunâtre badigeon, avec son haut portique corinthien saillant du milieu de sa face, on a peine à s'imaginer qu'elle fut longtemps le temple favori de Plutus et que les millions y dansèrent bien des années leurs plus

joyeuses sarabandes. Lui fallait-il donc tant de splendeur, tant d'éclat, quand elle a comme parure les plus beaux bijoux qu'elle puisse rêver: une montagne de verdure sur laquelle elle se couche, une haie touffue de superbes marronniers, un vert lambeau de gazon déroulé devant elle, de puissants orangers, des massifs de fleurs et un admirable panorama du Battert et des collines voisines?

Mes souvenirs me reportaient en ce moment à cette année peu lointaine, où je vis Bade pour la première fois. Dans mon imagination je me représentais des tapis couverts d'or, l'argent glissant entre les doigts des croupiers avec des notes cristallines, les râteaux d'acajou attirant de leurs griffes rapaces des piles de napoléons, la roulette ronflant sur son pivot et les saccades tapageuses de la bille, prête à s'arrêter, recommençant distraitement sa course, ne tombant dans une case que pour s'en échapper aussitôt, faisant un nouveau tour, faiblisant, reprenant des forces et se laissant choir enfin, tout-à-coup, sans que l'on s'y attende, sur l'un ou l'autre numéro, comme si elle s'amusait de l'angoisse de tous ces joueurs, dont les regards tournaient avec elle et dont les haleines suspendues ne troublaient pas même de leur respiration le calme profond qui régnait dans la salle. Et j'entendais la voix des banquiers: « Rien ne va plus, 23, rouge, impair et manque! » aussitôt suivie d'un bruissement de métal, d'un trépignement de pieds, de chuchotements joyeux, de soupirs vainement dissimulés, — au milieu de battements de cœur, de larmes figées dans les yeux, de coups de coude convulsifs, de visages épanouis ou de traits contractés. Je me remémorais les quelques heures que j'avais passées devant ce long tapis vert, mon émotion, l'étrange fièvre qui s'était bientôt emparée de moi et qui me rivait à ma place, et mes alternatives de joies, de chagrins, et les quelques

louis que j'emportai, heureuse aubaine pour une bourse de touriste aussi légère que la mienne l'était alors. Je me rappelais tout cela, mais je n'avais plus la moindre souvenance des salons. Peut-être ne les avais-je pas même regardés !

Ce fut l'esprit rempli de ces féeriques tableaux que j'en franchissais le seuil. Grande fut ma désillusion. Je me figurais le Dieu de la richesse logé dans un temple merveilleux ; je ne lui trouvai qu'un modeste palais, tout au plus digne de l'admiration de ses adeptes d'autrefois : une salle immense, la salle des concerts, jadis le tabernacle de la roulette ; la salle de la Renaissance, où le trente et quarante trônait il y a peu d'années, à présent réservée au cabinet de lecture ; la salle des Fleurs, la salle des Paysages, la salle Italienne... Puis je visitai les nouveaux appartements, construits à l'époque où Bade était à l'apogée de sa gloire, où les fêtes se succédaient sans relâche, où les plus grands artistes y venaient recueillir les applaudissements de l'aristocratie européenne toute entière : la salle du Jardin, dans laquelle les plantes exotiques inclinent leurs palmes au-dessus de la tête des promeneurs et où les fontaines jaillissantes mêlent leur frais murmure aux accords harmonieux de la musique ; la grande salle de bal, décorée dans le style Louis XIII, avec ses fresques champêtres et ses corbeilles de coins, garnies de fleurs odorantes ; un éblouissant salon Louis XIV, dont l'or des moulures jette ses feux sur des tentures de soie ponceau, et un boudoir Louis XV, d'où s'exale un suave parfum pompadour.

Quand, pour la première fois, on ouvrit ces quatre derniers salons, un cri d'admiration s'échappa de toutes les poitrines. Leur succès fut étourdissant et peu de temps se passa sans qu'ils ne trouvassent une plume prête à chanter leurs merveilles, la plume élégante et

fine de M. Guinot. Les ans ont sans doute un peu terni leur éclat, l'art d'aujourd'hui a incontestablement créé de plus grands chefs-d'œuvres, l'artiste sévère n'approuvera pas sans conteste le bon goût de leurs peintures ornementales ; ils n'en sont pas moins dignes de notre admiration. Mais il vaut mieux que le visiteur ne s'en forme point une trop brillante image : peut-être son attente serait-elle déçue et en emporterait-il un injuste souvenir.

Passer du Palais de la conversation à la vieille église paroissiale de Baden-Baden, voilà, certes, faire un saut un peu brusque. Ce saut m'est imposé, puisque je ne rencontre en chemin aucun monument pour me servir de transition.

L'église paroissiale, malgré son air de jeunesse, ne porte pas moins de quatre siècles sur ses larges murs, crépis et badigeonnés comme ceux d'une villa italienne : son acte de naissance date en effet de 1453. Mais les armées du roi Très-Christien ne respectaient pas plus les temples qu'elles ne respectaient les manoirs, et, en 1689, les boulets français renversèrent la maison du seigneur. Les margraves étaient pieux : elle fut bientôt réédifiée. Puis elle essuya de nombreux outrages, subit plusieurs restaurations et prit enfin en 1866 et en 1867 l'aspect sous lequel nous la voyons à présent. Disons de suite que cet aspect n'est guère flatteur et qu'il ne fait pas honneur à l'architecte primitif, d'après les plans duquel on exécuta les dernières réparations. Sa haute tour, dont la base est massive et carrée, tandis que l'étage est octogone, paraît coiffée d'un énorme casque prussien ; sa carcasse, percée de baies gothiques encadrées de grès rouge, est presque aussi large que longue, presque aussi longue que haute, et il n'est pas jusqu'à son portail, qui n'affecte des airs plaisants et drolatiques, en nous repré-

sentant la vierge et deux saints plantés sur des clochets si aigus, si effilés, qu'on croirait cette pauvre trinité condamnée au supplice du pal. Nous allons heureusement trouver une compensation à ce désenchantement dans la visite du chœur, plein des mausolées des margraves catholiques, depuis Bernard I, mort en 1431, jusqu'au dernier descendant de la ligne, le prince Auguste, mort en 1771.

Il en est de très curieux. Voici d'abord, auprès de la porte d'entrée d'une chapelle latérale, une plaque tumulaire en bronze, enchassée dans le mur, avec l'image de la femme du margrave Christophe I, née comtesse de Katzenelnbogen. L'inscription fait l'éloge de sa première fécondité, « *fecundissima principum genitrix!* » Elle n'eut pas en effet moins de quinze enfants.— Un peu plus loin, au delà des stalles, le prince Louis-Guillaume, le compagnon d'armes de Montecuculli dans la guerre contre les Turcs, repose nonchalamment sur une bière portée par deux esclaves; sa longue perruque poudrée retombe sur ses épaules en volutes de pierre; sa femme, agenouillée auprès de lui, joint les mains et adresse au ciel de ferventes prières. — Le tombeau suivant est le plus intéressant: le seigneur, dont le nom m'échappe au moment où je t'écris, a revêtu en même temps la cuirasse de chevalier et le bonnet d'évêque, emblème de l'union des deux puissances civile et religieuse; il est couché sur une table de bronze maintenue par quatre colonnettes, entre lesquelles les siècles rongent et pulvérisent un squelette, tandis qu'un ange soutient, au-dessus de la tombe, ses armoiries colorées, ainsi que celles de toute sa famille.— Alors, nous voyons le mausolée du margrave Bernhard, exécuté dans le style de la Renaissance; celui du prince Philippe, mort en 1588 et poussant l'élégance jusqu'à porter dans sa demeure dernière une fraise de dentelle sur

l'armure des combats; celui d'un seigneur du même nom, dont la flatteuse épitaphe vante la beauté, « *habitu corporis et dignitate formæ,* » beaucoup mieux que le vêtement de guerre qui ne le recouvre pas suffisamment pour dissimuler des traits grossiers et une inculte chevelure; celui du margrave Philibert, mort en 1569, et de son épouse Mathilde, princesse de Bavière, décédée en 1565, tous deux pieusement agenouillés devant un Christ en croix ...— Mais le plus bizarre, le plus fantaisique, est évidemment celui du margrave Guillaume, le vainqueur des Turcs, qui, au dire de l'inscription gravée sur la peau de lion dont la queue bat les stalles du chœur, « vécut, vainquit et ne fut jamais vaincu. » Il est impossible de rien voir de plus tourmenté, de plus baroque, de plus théâtral. Il y a de tout dans ce monument : des squelettes et des anges, des têtes de morts et des amours, des prisonniers enchaînés et suppliants, sur lesquels un lion s'élançe ou que des aigles déchirent de leurs serres, des drapeaux où brille le croissant, des obusiers, des grenades, des montagnes de boulets, des armes brisées, des cuirasses éventrées, des casques criblés de balles....et, au milieu de ce bazar fait de marbre rouge et blanc, rehaussé çà et là de feuilles d'or, le prince, en costume de général, appuyant la main sur la garde de son épée et, de son tombeau, regardant triomphalement le spectateur ahuri. Cette œuvre est signée Pigalle : le grand sculpteur français a dû la composer dans un moment d'oubli.

Si nous abandonnons la place du Marché et gravissons la rue qui contourne le flanc de la colline, nous atteindrons en quelques instants le sommet du Schlossberg, sur lequel est assis le nouveau-Château.

La première impression que l'on éprouve, en approchant des murs de celui-ci, est une impression d'étonne-

ment. On s'arrête, on le regarde avec surprise et l'on se demande, en fin de compte, si l'on n'a point fait fausse route. C'est que le Château-Neuf apparaît comme une antique et riche ferme, avec sa lourde enceinte de bâtiments massifs dessinant autour d'une cour centrale les étables et les granges. Toutefois le visiteur aperçoit bientôt au faite de la porte les armes des margraves, aisément reconnaissables aux deux hautes cornes de bouquetins qui les surmontent : il sait alors qu'il ne s'est point trompé, mais il ne revient pas de son ahurissement.

Il y a quatre siècles environ, en 1479, le margrave Christophe, fatigué de la tranquille et solitaire retraite de ses aïeux, décidait la construction d'un palais conforme au goût du jour et en rapport avec les progrès accomplis par l'art. Le choix de l'emplacement ne l'inquiéta guère. Le Schlossberg élevait ses épaules de granit au-dessus de la ville : elles porteraient sa nouvelle demeure.

Tout semblait, au surplus, destiner cette colline au rôle qu'il lui assignait : les souvenirs de l'antiquité, rappelés par les débris encore visibles de constructions romaines, les dernières bribes des remparts grossiers que les Francs suspendirent à ses flancs, la forteresse dont ses prédécesseurs l'avaient couronnée et dont les murs ébréchés remémoraient les terribles assauts qu'elle avait vaillamment repoussés.

Le château fut bientôt terminé, et les margraves s'y installèrent avec la cour, réservant à leurs veuves le vieux nid du Battert. Ce château leur servit de résidence habituelle jusqu'au jour fatal où les armées victorieuses du maréchal de Duras le réduisirent en cendres. La paix signée, le prince Guillaume et la princesse Sybille-Auguste, son épouse, le relevèrent de ses ruines ; mais, en fixant leur séjour à Rastatt, ils prononçaient en quelque sorte sa mort au moment où ils le ressuscitaient :

il resta bien des ans, comme un corps sans âme, abandonné à la merci d'intendants peu soucieux de sa conservation.

Ce ne fut qu'en 1805 que les grands-ducs se souvinrent de leur château de Bade. Charles Frédéric revint le premier l'habiter. Puis il servit de demeure à la grande-duchesse Stéphanie. En 1843, le grand-duc Léopold en commandait la restauration et lui donnait l'aspect sous lequel il s'offre à présent à nos yeux.

Un vénérable concierge à cheveux blancs, presque aussi vieux que l'immeuble à la garde duquel il est préposé, nous sert de cicerone pendant notre visite du palais.

Nous parcourons d'abord les appartements d'apparat. Ils sont peu nombreux : quatre pièces, l'antichambre, le salon de réception, la salle à manger et le fumoir. Dès qu'on a vu l'un, on a vu les trois autres : on dirait que toutes les quatre se sont réciproquement servies de modèle. Leur éclat est féérique : à la lumière, elles doivent éblouir, comme le ferait le soleil lui-même, si le grand-duc l'y avait enfermé. Il n'est pas une moulure, pas une baguette, pas un fleuron, pas une astragale, qui ne soit recouvert d'or : un architecte mexicain, au temps de Montézuma, n'eut rien rêvé de plus éclatant.

Le plus grand de ces salons renferme les portraits des margraves, jusqu'à l'extinction de la branche catholique de Baden-Baden. Monsieur Saintine prétend que ces portraits sont tous d'une ressemblance frappante, et voici sur quoi il base son dire. L'un d'eux est peint en costume de guerre, la visière du casque rabaisée de façon à cacher entièrement le visage ; on ne voit dans le cadre qu'un vêtement de fer sous lequel il faut deviner le seigneur. Cette singulière énigme est, pour monsieur Saintine, la preuve irrécusable de la véracité de son opinion. Un chevalier manquait à la collection : on a poussé le scrupule jusqu'à ne point l'inventer et,

par amour de la vérité, on a remplacé le prince absent par une armure de combat. La conclusion en est que les autres portraits sont d'une fidélité indiscutable.

Au sortir de ces salles, rivales de celles où vivait Aladin, on passe dans d'autres, de plus modeste apparence : les appartements privés de la famille grand-ducale. Ce ne sont pas les moins curieux, car ils renferment nombre d'œuvres d'art charmantes, de tableaux, de meubles, de sculptures, de vitraux, d'armes, de bibelots qui en font un délicieux bazar artistique.

Et maintenant, allons nous munir de lanternes graisseuses, afin de descendre dans les souterrains sur lesquels le château repose.

Un escalier de pierre, usé par la marche, nous conduit à une première cave, dans laquelle mon guide prétend reconnaître un ancien bain romain ; c'est l'antichambre des sombres couloirs où nous pénétrons.

A peine larges d'un mètre, assez hauts pour qu'un homme de moyenne taille puisse y marcher sans baisser la tête, ils sillonnent la montagne en un dédale confus, où nous nous égarerions inévitablement si nous n'avions notre concierge pour fil d'Ariane. Parfois, de lourdes portes de pierre, taillées sur place, en ferment les extrémités : la moindre pression suffit à les faire tourner sur leurs gonds séculaires, malgré leur étonnante pesanteur ; parfois, ils aboutissent à d'humides cachots où sont encore scellés dans les murs des crochets, des anneaux, des crampons.... L'eau, en filtrant à travers leurs voûtes, les a tapissés d'une écume blanchâtre, qui retombe sur le sol en larges gouttes de pluie ; une boue gluante et visqueuse recouvre le roc sur lequel nous avançons ; l'air est glacial, l'humidité pénétrante !

Que sont donc ces sombres galeries souterraines ? Chacun est d'accord sur leur origine, mais à quoi les Romains des inaient-ils une aussi infernale retraite ? Quelques

romantiques ont cru voir dans ces salles sépulcrales les anciens lieux de réunion des farouches tribunaux vehmiques. Ces francs juges pouvaient-ils en effet trouver un endroit mieux en rapport avec leur secrète justice et leurs terribles sentences? Ces vastes caveaux, dont les murs portent encore les traces des instruments de fer qui y étaient accrochés jadis, c'était la salle des tortures! Ces anneaux couverts d'une épaisse couche de rouille, c'était la chaîne des malheureux mis à la question! Cette ouverture noire, béante, qui s'enfonce dans les entrailles de la montagne et dont on n'a jamais pu sonder la profondeur, c'était l'oubliette où disparaissait celui qu'avaient condamné les vehmes!... Mais les romantiques se sont heurtés à des esprits forts, qui n'ont considéré ces galeries ténébreuses que comme un refuge, en temps de guerre, pour les populations de la vallée; qui n'ont trouvé dans les anneaux et les crochets que des liens pour attacher le bétail sauvé du pillage; qui n'ont accordé à cette horrible oubliette que le rôle d'un puits servant à l'alimentation des réfugiés....

Du choc des idées, dit-on, jaillit la lumière: ce ne fut pas le cas en cette circonstance, et l'histoire des souterrains du château de Bade reste toujours plongée dans la plus mystérieuse incertitude. Puisse cette ignorance durer longtemps encore! Elle laisse l'imagination du visiteur errer au gré de ses désirs, et celui-ci peut emporter de sa lugubre promenade l'impression qu'aura ressentie son âme.

Lorsque j'entrevis le rayon poudreux et doré que le soleil dardait par la baie du soupirail, je respirai plus librement. La froide sueur de la colline avait glacé mes membres. Je n'avais heureusement que quelques pas à faire pour gagner les jardins grand-ducaux, humer l'air embaumé de la vallée et jouir, à l'ombre de tilleuls

géants, d'un superbe panorama sur la ville et son cercle de montagnes. Sa terrasse elle seule vaudrait une visite au château, tant la vue y est belle et poétique. Bade s'y montre dans tous ses charmes, dans toute sa grâce, dans toute sa splendeur, paresseusement couchée, ainsi qu'une sultane, dans un berceau de verdure, entre un cadre de collines tachetées de blanches villas, comme de mille bijoux de nacre, et voilées d'une gaze d'azur. Que d'heures délicieuses n'aurais-je point passées à contempler un pareil tableau, appuyé à ces arbres séculaires que trois personnes réunies ne pourraient serrer entre leurs bras ! Que le temps m'eût paru court sous cette ombreuse véranda, où folâtraient la vigne vierge et le liseron en un inextricable fouillis, au milieu de ces massifs de fleurs, auprès de ce bassin dont le jet d'eau murmure du matin au soir ! Mais le soleil, embrasant l'horizon, annonçait la venue prochaine de la nuit ; on allait fermer les grilles du parc : il me fallut partir.

Errant à l'aventure, je dégringolai le long des rues escarpées de la vieille ville, ou escaladai les degrés de ses ruelles tortueuses, tantôt m'arrêtant auprès de quelque vasque encastrée dans le mur, et cherchant à interpréter l'inscription grecque ou latine qui la surmonte, sans doute afin de rappeler les vertus de l'eau que j'y voyais bouillonner ; tantôt marchant entre deux murailles si élevées, que je ne découvrais, au-dessus de ma tête, qu'une chevelure de feuillage et un morceau d'un ciel d'Italie. Parfois, un léger pont enguirlandé de verdure s'élevait hardiment sur de fines colonnettes au haut des toits voisins, ou s'élançait d'un bâtiment à l'autre en un bond audacieux ; ou bien un coquet pavillon sortait d'un épais bouquet de fleurs, à l'angle d'une terrasse ou sur quelque aspérité du rocher : tous deux me disaient la vénération que le Badois a pour sa chère vallée. Il veut pouvoir la contempler à tout moment : il

n'a qu'à gagner son belvédère, pour embrasser du regard cette ville qu'il aime, cet horizon de vertes montagnes au milieu desquelles il a passé son enfance, cette riche plaine du Rhin, où la corne d'abondance épancha ses faveurs et ses bienfaits.

De toutes parts, les maisons, superposées comme les marches d'un escalier gigantesque, s'accrochent fortement au roc ; les rues courent les unes au-dessus des autres parmi ces demeures suspendues, et les routes, bordées de beaux arbres dont l'œil ne peut percer la tête arrondie comme un globe, décrivent leurs sinueux lacets autour de la colline et redescendent dans la nouvelle cité.

C'est là que Bade étale son luxe, ses richesses et sa munificence.

Me voici dans la Sophienstrasse, qu'enferme une double rangée de somptueuses constructions, avec sa jolie promenade de marronniers roses, avec ses hôtels princiers, l'hôtel Victoria et l'hôtel de Hollande, avec ses riches magasins, avec sa nouvelle préfecture, avec l'élégante véranda du pavillon de la duchesse d'Hamilton, découpée dans le bois comme une fine dentelle, où la vigne-vierge attache ses touffes délicates empourprées par l'automne.

Je poursuis mon chemin et j'atteins une pauvre église auprès de laquelle s'étend l'ancien cimetière de Bade. D'antiques pierres tumulaires, décorées d'armoiries, vieilles de deux ou trois siècles, se bousculent contre ses murs d'enclos, gisent ébréchées sur le sol ou se cachent humblement derrière un sombre rideau de lierre. Quelques tombeaux inclinent sous le poids des ans, des croix vermoulues sont étendues sur le gazon qui a tout envahi, d'autres servent d'appui à des arbrisseaux, dont les jeunes branches s'enroulent impunément autour de leurs bras. Les murs eux-mêmes s'émiettent et s'effritent : quelques jours encore et ils s'effondreront avec les tombes

qu'ils portent. Le cimetière entier est dans un incroyable désordre et sa jolie chapelle gothique ne suffit point à racheter l'impression de tristesse que j'éprouve au milieu d'un semblable bouleversement, dans un champ que l'on ne croirait point le champ du repos. Fallait-il encore aggraver ce sentiment, en y érigeant cette sinistre statue d'un fossoyeur fièrement appuyé sur sa bêche, avec un crâne humain à ses pieds! Quelle est cette lugubre facétie, à laquelle la beauté de l'exécution donne encore une plus horrible laideur? Et qu'a donc voulu nous dire le stasbourgeois Friedrich, son sculpteur, en se riant aussi cyniquement de la mort? J'ai interrogé, mais je n'ai obtenu aucun renseignement. Je me suis alors contenté de recueillir les quatre lignes gravées dans le socle, et que l'on peut à peine découvrir, comme si ce marbre devait rester enveloppé d'un impénétrable mystère. J'avoue n'en point avoir compris la portée; je les livre à la sagacité d'un plus habile :

Badens alten Kirchhof gehöre ich an

Für stets nie mir baume sich nahe

Auf 50 fus von jeder seite

Rechts bleibet 34 die Welte

1851.

Je reviens sur mes pas jusqu'à la place Léopold, où « la ville reconnaissante » érigea en 1861 l'image de son grand-duc bien-aimé. Si je me tourne vers la droite, j'entrevois la Luisenstrasse, dont la villa Stéphanie forme l'angle, et toute sa brillante rangée de modernes hôtels se dressant majestueusement au-dessus de jardinets pleins de berceaux, de fleurs et de parfums. Vais-je au contraire vers la gauche, la rue de Lichtenthal s'ouvre devant moi, et, quand je me suis arrêté à ses étalages, quand j'ai dépassé la jeune église évangélique, l'œuvre d'Eisenlorg, dont les deux flèches gothiques découpent

leurs élégants profils dans une voûte d'azur, je suis partout environné de splendides villas, aux noms de leurs heureux propriétaires, emprisonnées dans de belles grilles de fer ouvragé, assises sur des pelouses plus vertes que des émeraudes, abritées du soleil par des bosquets touffus d'arbustes étrangers, parées de balcons enfouis dans un voile verdoyant, éblouies par l'éclat des parterres de fleurs qui les entourent. Et parmi ces poétiques demeures, humble comme la religion qu'elle honore, la petite chapelle anglicane repose timidement à l'ombre de l'avenue de Berthold, ouvrant chaque matin ses portes aux pieuses filles d'Albion.

J'ai alors regagné mon point de départ ; je me suis dirigé vers l'hôtel d'Angleterre et, en rentrant chez moi, j'étais de plus en plus convaincu que Bade est un nid dont chaque habitant doit vivre de bonheur et de paix.